

Calimard, à la vérité, révéla jusqu'au bout la pensée du quartier-maître, mais le capitaine d'armes n'avait entendu que ce dernier, dont les paroles furent rapportées, dès le lendemain, au lieutenant de la frégate.

—Ce Michel Martaillo est donc décidément un homme dangereux, dit l'officier.

—Très-dangereux, capitaine, répondit l'adjutant : il est capable de démoraliser tout un équipage.

—Continuez à le surveiller de près, trouvez-moi un grief plus solide ; il est temps de lui enlever tout crédit.

—Oui, capitaine ; il faut le démonétiser sur l'avant, le casser comme verre !...

—Mais, que diable ! c'est un excellent matelot au dire du maître de manœuvre.

—Et à mon dire, sous votre respect, capitaine, c'est un lâche qui ne saura jamais la charge en douze temps, et ça porte les galons de caporal !

—Un lâche, c'est possible ! mais n'a-t-il pas une médaille ?

—Jo n'en sais rien. S'il en a une, il faut qu'il l'ait volée ; quand on tient des propos pareils à ceux que j'ai entendus ce soir, on n'est ni bon marin ni bon soldat.

Là-dessus le grand inquisiteur de la *Bellone* fit un salut militaire et alla continuer son active surveillance.

Vers midi, un incendie éclata dans le palais du marquis das Golpelhas. Aussitôt à bord de la *Bellone* on fit armer la chaloupe et le grand canot. La pompe à jet continu, des seaux, des haches y furent descendus ; les charpentiers et calfats, plusieurs officiers et élèves de marine s'y embarquèrent avec les rameurs ; le maître de manœuvre reçut l'ordre de désigner, en outre, trente marins d'élite.—Il choisit tout d'abord Calimard et Martaillo.

Le capitaine d'armes n'avait rien à dire, mais il s'adjoignit à l'expédition dans le but d'exercer sa police sur les travailleurs lorsqu'on serait à terre.

Calimard se frottait les mains. Michel Martaillo grognait :

—Tues un enfant, matelot, disait-il ; voici que tu te réjouis, pourquoi ? Est-ce à nous d'éteindre ce feu-là ? Sommes-nous embarqués pour empêcher les Portugais de se rôtir si ça les amuse ?

Calimard connaissait l'idée fixe de son vieux camarade, et souriait bonnement.

Un quart-d'heure au plus s'était écoulé, quand les gens de la *Bellone* arrivèrent au pied du monument qui brûlait. La populace effrayée les accueillit par des cris d'espérance ; eux s'emparèrent des échelles, les officiers firent former la chaîne, la pompe commença de jouer. Le capitaine d'armes avait dit au quartier-maître de rester avec lui, pour forcer le peuple à se passer les seaux. Michel parut d'abord accepter ce poste de grand cœur :

—Au fait, murmurait-il, c'est l'ordre, je fais mon service, je suis payé pour ça !

Mais dès qu'il vit Calimard du haut d'une échelle, entrant dans le palais par une croisée, le caporal, qui ne luttait pas sans peine contre ses instincts de sauveteur, abandonna son poste et s'élança d'un bond vers l'édifice.

Une seconde après, il disparaissait dans la direction suivie par son matelot.

Tandis qu'à l'extérieur la chaîne s'établissait et que les marins se suspendaient aux corniches, recevaient de l'eau de main en main, couraient sur les toits, abattaient des cloisons et des solives, et semblables à des Salamandres paraissaient être dans leur élément, Calimard et Martaillo se retrouvèrent au milieu de la fournaise. Le bruit courait que la famille du marquis s'était réfugiée

au centre du corps de logis donnant sur la cour intérieure, et que l'escalier de cette partie du palais était entièrement consumée. Les deux matelots pénétrèrent aussi avant qu'ils purent, — ils cherchaient ; — des clamours désespérées les guidèrent, — ils se soutinrent mutuellement, et s'accrochant comme des lézards aux crevasses des murs, ils parvinrent à atteindre le pavillon du centre.

Au dessus, au dessous, tout autour d'eux, l'incendie se tordait en flammes rougeâtres.

Quelques marins, cependant, avaient forcé le passage d'un autre côté, ils entraient dans la cour.

—Une échelle ! une échelle ! enfans ! cria Martaillo qui grimait toujours.

L'échelle fut apportée à l'instant même ; le quartier-maître et son fidèle matelot réparurent avec des femmes qu'ils venaient d'arracher aux flammes. On se les passa de main en main.

A peine étaient-elles sauvées, que Calimard croit encore entendre des cris étouffés derrière lui, il se précipite de nouveau dans l'intérieur, Martaillo le suit.

Comme le gabier courait sur une solive embrasée, la solive céda sous son poids, il tomba au milieu des flammes à l'étage inférieur. Michel Martaillo le vit disparaître et poussa un hurlement de rage ; puis, prenant un élan prodigieux, il sauta non loin de l'endroit où son matelot avait roulé. Il se trouva sur une espèce de plate-forme isolée, soutenue seulement par quatre colonnes de marbre. Alors, il se laissa glisser aussi près que possible du brasier ardent afin de secourir son ami. Sa tentative plus qu'audacieuse fut inutile ; c'était en vain qu'il s'exposait à brûler vif ; le malheureux gabier était tombé la tête la première sur le bûcher, ses vêtements étaient déjà réduits en cendre, il ne bougeait plus. Michel Martaillo vit distinctement le corps sans mouvement dans la fournaise. Alors il se rehissa sur la plate-forme et s'assit :

—Il faut donc qu'on ait une mère ! murmura-t-il.

Ce fut là qu'on le retrouva une heure après, lorsque l'incendie fut entièrement éteint. On ne savait s'il possédait encore sa raison. Il expliqua cependant comment son matelot avait péri, et ajouta ensuite avec une sorte d'égarement :

—Oui ! oui ! il faut donc qu'on ait une mère !...

Le maître de manœuvre comprit le sens de cette parole et lui dit amicalement :

—Oui, Martaillo, mon fils, il faut qu'on ait une mère, sans quoi on resterait là où son matelot est resté. J'ai senti ça dans mon jeune temps. Sois calme, mon garçon ; Calimard ne burlin-guera plus, il y a là haut un bon Dieu qui prendra soin de lui.

—C'est comme ça que parlera ma mère, répondit Michel. Merci, maître, vous êtes un ancien et un brave.

Après quoi, le marquis das Golpelhas vint offrir une bourse d'or à Martaillo, qu'on lui désignait comme étant le sauveteur de sa femme et de ses enfans ; mais le quartier-maître entra en colère, rejeta dédaigneusement la bourse et se prit enfin à pleurer.

Le capitaine d'armes n'obtint pas que Michel Martaillo fût mis aux fers pour avoir abandonné son poste à la chaîne des seaux, le lieutenant s'y refusa.

Le commandant de la *Bellone* prit le quartier-maître sous sa protection et se chargea de lui faire accepter plus tard le don du marquis das Golpelhas.

Enfin, à partir du jour de l'incendie, l'équipage professa une estime singulière pour le farouche caporal qui, le mois suivant, sur la proposition du commandant de la frégate, fut nommé second maître de manœuvre, en vertu d'une décision spéciale du conseil d'avancement.